



## Kontinental '25 de Radu Jude

**Taper l'incruste**  
Christophe Chabert

Avec cette variation très libre autour d'*Europe 51*, Radu Jude retrace le chemin de croix d'une huissière de justice face à sa conscience dans une Roumanie soumise à la prédation immobilière et au repli. Drôle et percutant, *Kontinental '25* confirme son auteur comme un cinglant portraitiste des lâchetés contemporaines.

**A**LORS QUE NOUS ACCOMPAGNONS l'errance dans une forêt de Cluj d'un semi-clochard hirsute, un dinosaure surgit sur le bord gauche d'un plan, occupant une moitié de l'écran. La résolution de l'image, parfaitement nette malgré sa modeste technologie (un simple iPhone), tout comme l'incongruité de cette apparition laissent penser que nous sommes face à une incrustation numérique. Encore un de ces gags tordus dont Radu Jude a pris l'habitude depuis *Bad Luck Banging or Loony Porn* (2021) ? Plutôt une entrée supplémentaire dans le « goût roumain » dont il dressait l'inventaire dans le volet central de ce même film. Il y a bien, à Cluj, un parc avec d'authentiques dinosaures mécaniques. Ion Glatenasu, ancien athlète qui a sombré dans l'alcoolisme, le jeu et la misère, le traverse sans considération pour le grotesque de la chose.

Si Jude n'a pas incrusté le dinosaure dans le plan, Ion n'hésite pas à s'incruster dans le quotidien des habitants qui traînent en ce début d'été dans le centre-ville, pour leur demander du travail ou quelques Lei. Des images volées par le cinéaste au cours d'un tournage express qui posent, avant même l'arrivée de sa protagoniste, la visée de *Kontinental '25* : le prix de la lâcheté contemporaine face à la misère, entre mauvaise conscience et aveuglement volontaire.

Ion se pend à un radiateur dans le sous-sol insalubre dont l'huissier de justice Orsolya (Eszter Tompa) tentait de l'expulser avec l'aide

de la gendarmerie. La morale de cette quadragénaire embourgeoisée se réveille alors et la pousse à différer son départ en vacances avec son mari et ses enfants. D'origine hongroise, chrétienne orthodoxe convertie et opérant pour un consortium allemand, elle subit l'opprobre de la presse et le racisme des internautes roumains. Commence alors un chemin de croix où elle cherche, par divers moyens, à se soulager de sa culpabilité.

### Une odeur de caca

Avec une désarmante simplicité de moyens – rien que des plans fixes, la plupart du temps sur deux personnages en train de parler, sans musique ni lumière additionnelles – le cinéaste instruit le procès d'une Roumanie en plein naufrage. Si l'argument comme le titre et l'affiche s'inspirent d'*Europe 51* de Rossellini, la crise de conscience d'Orsolya a des conséquences diamétralement opposées à celle d'Ingrid Bergman. Non seulement personne ne la blâme vraiment dans son entourage, mais elle finira, après l'absolution donnée par un prêtre qui manie habilement la rhétorique évangéliste, par rejoindre sans états d'âme son mari en Grèce. Quant à l'adultère dont on accusait à tort Bergman dans le film de Rossellini, il est ici bel et bien consommé, en levrette dans un fourré un soir d'ivresse avec son ancien étudiant Fred (Adonis Tanta, un Raphaël Quenard roumain qui crève l'écran à chacune de ses séquences).

Car tout cela est surtout une affaire d'encombrants. C'est ce que Dorina, l'amie d'Orsolya, avoue lorsqu'elle se plaint du SDF qui dort devant le garage en bas de chez elle. Elle a pitié pour lui l'hiver à cause du froid, mais ne supporte pas sa présence l'été, car l'odeur

du caca l'indispose, au point d'appeler la police pour le déloger. Il est bien plus simple de faire un don à une association pour aider une famille de Roms qui vivent dans une décharge, dont elle montre une vidéo esthétisante en noir et blanc à Orsolya pour la convaincre de faire de même – mais elle a déjà ses œuvres prélevées chaque mois sur sa facture Vodafone.

« On devrait appeler Hirayama », plaisante Dorina, évoquant le protagoniste de *Perfect Days*. Les admirateurs du film de Wenders, hautement défendu dans ces colonnes, en seront pour leurs frais : un récurateur de chiottes *hi-tech* amateur de rock, qui effectue son labeur discrètement et sans se plaindre, voilà qui matérialise le fantasme d'une bourgeoisie pour qui le prolétariat n'est tolérable que lorsqu'il se donne un coup de peigne, dort sur un tatami et écoute Neil Young. Désolée pour elle, mais, chez Radu Jude, ça sent la merde dans une Europe où racisme et nationalisme rendent l'air ambiant putride. Et pas question pour lui de ramasser les ordures ; au contraire, il nous les met sous le nez.

Depuis son premier film, qui s'ouvrait sur un homme traitant son ex-femme de « pute », Radu Jude farcit ainsi ses dialogues d'insultes particulièrement fleuries : « Que le diable baise tes poumons » dans *Everybody in Our Family*, « Va te faire enculer par ton chien » dans *Aferim !*, « Ta bite de cheval dans mon cul », en hongrois dans le texte, dans celui-ci, sans parler de l'homérique pugilat final de *Bad Luck Banging or Loony Porn*, ou des vidéos TikTok tournées par Angela dans *N'attendez pas trop de la fin du monde*. Ces débordements de grossièretés pointent certes l'agressivité qui s'empare du monde. Mais il ne faut pas négliger le plaisir malin que le cinéaste met à écrire ces répliques, et celui avec lequel les comédiens s'en emparent. Si Jude dit aimer Godard et Rivette, cette verve ordurière le place plutôt du côté d'un Scola ou d'un Risi ; du côté du peuple, dont il parle la langue sans oublier d'y mettre une distance critique. De fait, son cinéma réussit cet exploit devenu rare : être exigeant, mais toujours accessible, radical, mais – on ose à peine dire les mots – drôle et divertissant.



# POSITIF

ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE | ACTES SUD

### Colonisation immobilière

Si les personnages sont grossiers, la vraie vulgarité est ailleurs. *Kontinental '25* est parsemé de plans sur l'architecture de Cluj : ruines romaines, immeubles modernes, hôtels de luxe, résidences défraîchies ou flambant neuves, chantiers de construction... Il est rappelé que ce bout de Transylvanie a été annexé par la Roumanie à la Hongrie. « Regarde l'architecture : on dirait Vienne ou Budapest », commente Dorina. L'Histoire s'écrit sur les murs des villes, qui portent à la fois le passé et le présent des guerres de territoires (comme à Gaza ou en Ukraine évoqués à plusieurs reprises). Mais quelle est la colonisation en cours à Cluj ? Celle du capitalisme, dont les opérations immobilières menées par des conglomérats étrangers, avec l'appui d'autorités corrompues, appauvrissent puis chassent les autochtones de leur habitat. Orsolya a eu de la chance ; elle est partie d'elle-même s'installer à Florești, la proche banlieue de Cluj, mais « du bon côté ». Comprenez, la partie pavillonnaire, pas les quartiers populaires.

Un des derniers plans montre un drapeau roumain gigantesque ; un autre, un cimetière. Pas d'incrustations là non plus, juste une implacable réalité : comme les dinosaures du début, le repli sur soi et la bonne conscience achetée sur Internet feront bientôt de nous une espèce disparue, dont on reproduira un jour les effigies ridicules avec du carton-pâte. ■

### Sortie le 24 septembre 2025

Roumanie (2025) 1 h 49. Réal., scén. : Radu Jude.

Dir. photo. : Marius Panduru. Mont. : Cătălin Cristuțiu.

Déc. : Andreea Popa. Son : Hrvoje Radnic, Cristian Ștefănescu, Alexandru Dumitru. Prod. : Alexandru Teodorescu, Rodrigo Teixeira. Cie de prod. : Saga Films. Dist. fr. : Météore Films.

Int. : Eszter Tompa (Orsolya), Gabriel Spăciu (Ion), Adonis Tanta (Fred), Oana Mardare (Dorina), Șerban Pavlu (le prêtre Șerban), Annamária Biluska (la mère d'Orsolya), Ilinca Manolache (Irina).

Voir aussi n° 770, p. 39, Berlin 2025

